

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 26.
ABONNEMENTS.	2 CENTS	ADMINISTRATION ET REDACTION:
Un an \$ 1.00	LE NUMERO.	32 RUE BONSECOURS
Six mois 50		Boite 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois 25		

MONTREAL, 27 OCTOBRE 1881.

PHAROLD LE BOHEMIEN.

XXIII.

(Suite)

Il craignit qu'en se heurtant à mes refus mal motivés la vivacité de votre fils, blessé à la fois dans son père et dans son amour, n'amenât entre nous de terribles conflits, peut-être même un combat. Il avait, d'ailleurs, la conviction qu'Edouard, bien conseillé, et se montrant à moi sous un jour qui mit en relief ses sérieuses qualités de cœur et d'esprit, aurait facilement raison de répugnances conçues un peu à la légère, je le reconnais. Pour éviter les dangers qu'il redoutait et prémunir Edouard contre des fautes qui ne pouvaient que lui aliéner davantage mon bon vouloir, j'usai de ce moyen qui parut possible. C'était de révéler à Edouard les secrets dont tôt ou



En soignant Edouard j'ai appris à le mieux connaître. (Page 250, col. 2.)

« Il pensait qu'Edouard serait facilement convaincu. Mais votre fils, par un sentiment qui l'honore et qui est aussi en partie votre justification car il prouve combien était profonde la vénération que par votre conduite, pendant ces vingt années, vous aviez su lui inspirer, votre fils refusa de croire à la honte de son père. Il demanda des preuves et Pharold, sommé d'en produire sur-le-champ et poussé à bout, n'eut plus d'autre alternative que de rétracter ses paroles ou de le conduire ici, et de le rendre secrètement témoin de notre entrevue. Avant de s'y décider, toutefois, il hésita longtemps; il eut même devoir prévenir Edouard des douleurs qu'il se préparait. Mais Edouard n'écouta que sa colère

tard, par la force même des circonstances, il eût été inévitablement instruit, et ce fut alors qu'après lui avoir écrit, il alla l'attendre au Val Maudit.

— Ainsi, il était là ! s'écria le comte dont l'âme, à cette pensée, se souleva de douleur et de honte. Il a tout entendu !

—Ne le regrettez pas, répliqua vivement Lalandee, car s'il a trouvé dans vos paroles et dans les miennes la preuve du malheur qu'il redoutait, il a été témoin aussi de votre repentir et de votre désespoir : il a vu combien ses intérêts vous étaient chers et il partit, songeant bien plus à vous plaindre qu'à vous accuser.

Pharold et lui s'étaient cachés dans une des cellules de la galerie. Ce qui s'est passé ensuite vous devez maintenant le comprendre. Les pas que vous avez entendu dans l'escalier dérobé n'étaient pas les miens : bien que résolu à quitter le château, j'avais, avant d'en sortir, à y reprendre quelques papiers : c'étaient ceux d'Edouard qui s'en retournait à Tréveneue, enveloppé comme moi dans un manteau, et ce fut lui que votre poignard précipita dans le fossé. Pharold était demeuré à m'attendre. Mais il redoutait qu'Edouard ne vint à vous rencontrer ou ne fut aperçu, et d'une fenêtre de la galerie, d'où il surveillait sa retraite, il vit, trop tard pour l'empêcher, ce qui advint alors.

Il descendit à la hâte pour porter secours à votre fils, s'il était encore possible de le faire, et il eut le bonheur d'arriver à temps. Vos soupçons étaient fondés. Edouard avait été arrêté dans sa chute par les brousses d'épines qui tapissent le mur de la douve, et, bien qu'il eut presque perdu l'usage de ses sens, tant la perte de son sang l'avait affaibli, il se cramponnait à une branche avec l'instinctive énergie que donne le danger.

Pharold, après l'avoir ramené à terre, l'emporta dans le taillis. A peine y eut-il pénétré, qu'il vous vit reparaître. Il attendit, pour en sortir, que vous fussiez rentré au château, et que la lumière qui brillait à votre fenêtre se fût éteinte ; puis, laissant Edouard couché sur l'herbe, il vint me trouver et m'apprit en même temps ce qu'il avait fait et ce qui venait d'arriver.

Son désespoir était si profond que, loin de lui adresser aucun reproche, je songeai bien plutôt à relever son courage. Nous n'avions, d'ailleurs, pas un instant à perdre. Je le suivis aussitôt à l'endroit où Edouard gisait sans connaissance. Il avait, tant bien que mal, appliqué un premier appareil sur la blessure et arrêté le sang. Il construisit à la hâte un brancard avec des branches d'arbres, et nous nous mîmes en devoir de transporter le blessé, non à Tréveneue, c'était, pour mille raisons, impossible, mais à Guéméné-Penfias dans une maison que le seul ami qui me reste à Nantes m'avait offerte pour retraite, au cas où je serais obligé de quitter Montbrun. La route était longue, et, pour arriver avant le jour avec un pareil fardeau, à peine nous restait-il le temps nécessaire. Nous y réussîmes cependant, et sans avoir rencontré personne.

Un seul accident nous arrêta quelques minutes. Comme nous descendions la côte rapide que mène au Val Maudit, mon pied glissa, et l'effort que je fis pour me retenir imprima un tel contre-coup au brancard, que le blessé fut un instant rapplé à la vie par la secousse, et poussa un soupir de douleur. L'appareil posé sur la blessure s'était dérangé et le sang coulait de nouveau.

Nous nous empressâmes de descendre sur le bord du ruisseau, où Pharold puisa de l'eau pour étancher le sang. Il lava même avec soin, avant de repartir, celui qui avait coulé sur le pout, de peur que ces traces, venant à être découvertes, ne don-

nassent lieu à de fâcheux commentaires. Du moins eurent-ils le faire. Mais la nuit était sombre, nous n'avions pas de lumière, et une partie des taches lui échappèrent.

En arrivant à Guéméné-Penfias, mon premier soin, après qu'Edouard eut été déposé dans un lit, fut de monter à cheval et de courir à Nantes chercher un chirurgien. La blessure était grave et lui donna d'abord des inquiétudes : le poumon avait été touché. Mais, je vous l'ai dit, ces craintes sont heureusement dissipées, et maintenant il répond de sa vie, il promet même une guérison rapide.

Le comte, pendant tout le temps que Lalandee avait parlé, était demeuré debout dans l'embrasure d'une fenêtre ; et, la tête baissée, le regard rivé à terre, il semblait la vivante image de la honte, du remords et du désespoir.

Mais alors il releva vivement la tête et fixa un instant les yeux sur Lalandee, comme pour s'assurer s'il disait vrai. Puis il les abaissa lentement et une larme roula de sa paupière sur sa joue.

Cette course à Nantes, continua Lalandee, la nécessité de veiller Edouard pendant mon absence, les soins dont il fallut ensuite l'entourer, nous occupèrent toute la matinée, et il était près de midi lorsque Pharold put enfin quitter Guéméné-Penfias pour se rendre à Tréveneue. Je l'avais chargé d'apprendre à ma sœur ce qu'il était nécessaire qu'elle sût pour couper court, autour d'elle, à tout commentaire et à toute inquiétude : mais il arriva trop tard.

Ou avait déjà pris l'alarme ; les taches de sang découvertes au Val Maudit faisaient croire à un crime, et les précautions étaient si bien prises, la surveillance si rigoureuse, que malgré tous ses efforts, il ne put jamais arriver auprès de Mme de Tréveneue. J'avais, pour me tenir caché, des raisons dont tout à l'heure je n'ai dit qu'en partie la gravité aux juges, et isolé dans cette maison où ma présence même était ignorée, je ne pouvais confier de message à personne. J'y restai avec Edouard, attendant le jugement qui devait me réhabiliter, et bien loin, d'ailleurs, de prévoir l'étendue des dangers auxquels ma fille et Pharold étaient exposés par cette attente.

Ce temps n'a pas été perdu, toutefois. En soignant Edouard, j'ai appris à le mieux connaître. Les souffrances physiques et morales auxquelles il était en proie l'avaient mis dans une de ces dispositions où le cœur se livre facilement à qui l'interroge, et j'ai pu m'assurer que le sien est digne de ma fille. J'ai pu surtout acquérir la conviction que le malheur, en y laissant sa trace salutaire, avait à jamais détruit les germes des défauts qui obscurcissaient ses meilleures qualités, et j'ai oublié qu'il était votre fils, pour me rappeler qu'il était aussi celui de ma sœur. Maintenant Marguerite est auprès de lui, et s'ils pleurent encore, c'est de bonheur.

—Puissent ces larmes effacer jusqu'au souvenir de celles que je lui ai fait verser ! dit le comte avec émotion. C'est tout ce que je demande à Dieu avant de mourir.

Maintenant, monsieur le comte d'Erbray, reprit Lalandee, ce qui me reste à vous dire, vous devez l'avoir pressenti. Pour vous sauver de la honte, ou plutôt pour épargner à ceux qui portent votre nom ou le mien une tache ignominieuse, j'ai imposé à ma conscience la contrainte d'altérer les faits devant la justice. Aux yeux de tous, sauf à ceux de ma sœur, à qui je n'avais rien à apprendre, car elle avait depuis longtemps pres-

senti la vérité, j'ai voilé votre honte, et si je n'ai pu épargner à votre fils la douleur de pénétrer le secret de vos crimes, j'ai du moins consenti à oublier la flétrissure qu'ils lui imprimaient. Mais là s'arrête ce que vous avez à attendre de moi. Vous ne pouvez plus rester dans ce pays, en contact continu avec votre fils et moi ; vous ne le voudriez pas, sans doute.

—Non, oh ! non, s'écria le comte. Jamais !

—Partez donc, continua Lalandec, et partez le plus tôt possible, aujourd'hui même, s'il se peut. Nous expliquerons votre départ. Nous l'attribuerons à des causes qui arrêteront le soupçon, sinon l'étonnement. Alors même qu'Edouard aura repris possession des biens qui lui reviennent du chef de sa mère, une fortune considérable vous reste...

Un triste et douloureux sourire contracta les lèvres du comte, et il interrompit Lalandec.

—Je partirai sur-le-champ, dit-il, le reste importe peu.

—Cependant, Edouard désire vous revoir.

—Me revoir ! s'écria le comte qui pâlit à cette pensée et courba le front en frémissant de honte.

—Il vous supplie de ne pas repousser sa prière, repartit Lalandec, et vous pouvez sans crainte vous y rendre. J'ai, pour le sauver du désespoir, excusé à ses yeux tout ce qui, dans votre conduite, le pouvait être. Je lui ai dit, ce qui est la vérité, que j'étais coupable, moi aussi, et que par deux fois, pour trop avoir écouté ma colère et mon ressentiment, je vous avais, par ma dureté, réduit au désespoir. Il a été témoin de vos remords et de votre repentir ; il vous a vu, pour assurer son bonheur, plier votre orgueil à des prières auxquelles, pour vous-même, vous ne seriez jamais descendu, et il s'enge, non pas à vous demander compte du fatal égarement qui, deux fois, vous a conduit au crime, mais à le pleurer avec vous. Il veut surtout que vous emportiez dans votre exil la conviction que ses sentiments pour vous ne cesseront jamais d'être ceux d'un fils qui chérit et respecte la mémoire de son père.

Le comte resta un moment plongé dans de muettes réflexions ; puis, regardant tout à coup Lalandec.

—Ne retournez-vous pas maintenant à Guéméné-Penfas ? lui demanda-t-il avec un calme qui le surprit et le frappa.

—En effet.

—Eh bien ! dites à Edouard que j'irai, mais ce soir, en quittant Erbray, laissez-moi ces quelques heures de répit pour me remettre de l'affreuse secousse que je viens d'éprouver.

Et comme Lalandec, satisfait de cette promesse, faisait un mouvement pour s'éloigner.

—Lalandec, reprit le comte avec une émotion profonde, nous ne nous reverrons plus, sans doute. Ne me quittez pas sans m'avoir dit que vous me pardonnez !

Le lieutenant s'arrêta, et une vive rougeur empourpra son visage ; mais sa générosité naturelle l'emporta bientôt.

—La dernière parole de la mère d'Edouard, à son lit de mort, a été une parole de pardon pour vous, monsieur le comte d'Erbray, dit-il, et désormais je ne l'oublierai plus.

Et il quitta la salle, plus troublé qu'il ne voulait le laisser voir.

Quelques minutes après, il était remonté sur son cheval et reprenait au galop le chemin de Guéméné-Penfas.

C'était Léna qui l'avait averti de l'arrestation de Pharold. S'il doutait parfois du cœur de la jeune femme, le bohémien

avait, dans sa discrétion, une confiance sans bornes, et d'ailleurs, parfaitement méritée. Sans lui révéler le nom de Lalandec, il lui avait appris une partie des motifs qui le ramenaient en France et l'obligeaient à y demeurer caché. Il lui avait même indiqué le chemin de la maison où nous l'avons vu conduire le colonel d'Availles, afin que, s'il survenait en son absence des événements imprévus, elle pût venir immédiatement l'en instruire. Aussi, Léna, en acquérant la certitude de la trahison de Guillaume, avait-elle immédiatement songé à cet inconnu, aux intérêts duquel Pharold s'était sacrifié avec un entier dévouement, et elle était, nous l'avons vu, en hésitation pour Guéméné-Penfas.

Lorsqu'elle y arriva, Lalandec était absent. Il était allé à quelques lieues de là, sur la route de Nantes, à la rencontre de l'ami qui l'avait caché dans sa maison, et qui lui apportait, plutôt qu'il ne les avait espérés, le jugement qui le rétablissait dans tous ses droits et la révocation des ordres de la prévôté de Nantes.

Ce fut d'Availles qui reçut la jeune femme. Comme elle ignorait ce qui s'était passé la nuit même entre Pharold et le colonel, et qu'elle regardait ce dernier comme un des persécuteurs de son mari, elle refusa obstinément de répondre à ses questions, et s'asseyant dans un coin, elle attendit, en pleurant silencieusement, le retour de Lalandec.

Il était sept heures lorsqu'il revint de sa course. En apprenant le danger de Pharold, il partit sur-le-champ pour Montbrun. Mais sa joie d'avoir enfin reconquis la pleine et entière liberté de ses mouvements était si vive, son impatience d'embrasser sa fille si grande, que chemin faisant, il fit un détour pour passer à Trévenec.

Il y avait vu sa sœur, il avait pu enfin serrer sa fille dans ses bras, et tandis que la marquise et Marguerite parlaient pour Guéméné, il avait couru justifier Pharold. Mais ce devoir rempli, il revenait vers les siens avec un empressement qui lui faisait bondir le cœur d'impatience. Il avait hâte de se sentir au milieu d'eux et d'y goûter, sans trouble ni préoccupation, ces joies intimes de la famille dont il avait été si longtemps privé.

A son arrivée dans le jardin, Mme de Trévenec vint seule à sa rencontre.

—Où donc est Marguerite ? demanda-t-il vivement.

—Il ne faut pas le demander, répondit la marquise en souriant. Où serait-elle, sinon auprès d'Edouard ?

—Elle l'aime donc bien ?

—Allez-vous être jaloux de lui, Lalandec ?

—Si je vais l'être ! répliqua-t-il vivement. Mais je le suis de quiconque a part à l'affection de ma fille. Marguerite me doit vingt années de tendresse et d'affection, et c'est une dette dont j'entends être payé, Marie !

—Vous le serez, et avec usure. Mais à qui en est la faute, si cette dette a été contractée ? Pauvre enfant ! elle n'eût pas mieux demandé de vous aimer toujours comme elle va le faire maintenant, et vous vous êtes privé d'une grande consolation dans votre exil.

—Ne me le reprochez pas, Marie, répondit tristement Lalandec. J'ai assez souffert de mon isolement et de la solitude où se consumait mon cœur. Jamais, d'ailleurs, il ne m'a été permis d'en sortir. Pour sauver ma vie, j'avais dû laisser la

croissance à ma mort s'établir même dans l'esprit de mes proches, et je n'aurais pu ensuite, sans la mettre en péril, détruire cette croyance. La haine de mes ennemis veillait toujours, une haine clairvoyante et infatigable, car un doute leur était resté, et ce doute, ils n'avaient rien épargné pour l'éclaircir.

— Ce ne fut pas assez bientôt d'avoir mis la mer entre leur vengeance et moi. Pour échapper à leurs recherches, je fus obligé de m'enfuir jusque dans ces déserts où j'ai enfin trouvé la sécurité et l'oubli. Tant que ces persécutions ont duré, je n'aurais pu, sans imprudence, trahir, même pour vous l'apprendre, le secret de mon existence; et plus tard, quand il m'eût été permis de le faire, je ne le pouvais plus. Entre votre monde et le mien toutes relations étaient brisées. Je l'avoue, d'ailleurs, tout injuste que fût ma condamnation, j'en souffrais comme d'une honte. Je m'étais juré de contraindre, par l'éclat de mes services, ceux-là même qui l'avaient prononcée, à la retracter, et ce n'était pas le front d'un proscrit et d'un condamné que je voulais rapporter aux baisers de ma fille, mais celui d'un homme pouvant se présenter partout, tête haute, et s'honorer de ses malheurs comme d'un titre de gloire.

— Je comprends ces scrupules jusqu'à un certain point, répondit Mme de Tréveneuc. Mais vous les avez poussés trop loin. Vous les avez surtout conservés trop longtemps. Je ne crois certes pas que vous ayez douté de moi; et cependant, vous avez fait preuve à mon égard d'une réserve qui pouvait, à bon droit, passer pour de la défiance. Si vous aviez besoin d'un asile, n'était-ce pas à Tréveneuc que vous deviez venir le chercher? N'étais-je pas votre confidente naturelle?

— Certes, et c'est précisément pour cela que j'ai dû me bien garder de m'adresser à vous; car le château de Tréveneuc était attentivement surveillé, n'en doutez pas, et j'y eusse été infailliblement découvert et arrêté. Ne croyez pas que ma réhabilitation ait été obtenue sans difficulté ni résistance. D'Assérac, qu'on m'avait représenté, en Amérique, comme un homme perdu de crédit et de réputation, a conservé en réalité une influence d'autant plus considérable, qu'elle est occulte et généralement ignorée. Si fidèlement que m'eussent gardé le secret les chefs de l'expédition à qui j'avais confié mon véritable nom, en les priant d'obtenir, pour toute récompense des services du chevalier de Langoat, la justice due à Lalandec, leur demande ne fut pas adressée au roi, que d'Assérac en fut instruit. Dès lors, il mit tout en œuvre pour la faire échouer, et il s'en est fallu de peu qu'il ne réussit.

— Bien que le roi eût hautement manifesté l'intention de réparer les torts qu'on avait eus à mon égard, il avait presque réussi à l'indisposer contre moi en me prêtant une attitude et un langage qui eussent été, pour l'autorité royale, une véritable insulte. A l'en croire, j'affectais de me montrer à Nantes et dans les environs, dans toutes les sociétés où je pouvais obtenir accès, et par mes récriminations, par des bravades de toute sorte, je cherchais à soulever un mouvement d'opinion capable d'exercer une pression sur mes nouveaux juges. S'il eût pu fournir une seule preuve à l'appui de ses dires, si surtout j'eusse été arrêté en vertu de l'ordre qu'il avait obtenu du ministre, ma cause était perdue, et pour toute réponse j'aurais reçu sans doute l'invitation de quitter sur-le-champ la France.

— Je fus heureusement prévenu à temps. Mais vous devez

comprendre quelle réserve m'était commandée. J'étais bien loin d'ailleurs de prévoir les événements qui sont venus compliquer ma situation, déjà si difficile. Même quand Edouard fut blessé, je ne crus pas que sa disparition pût entraîner de pareilles conséquences. Pharoold, avec sa générosité habituelle, me cachait une partie des dangers qu'il courait, et je prévoyais encore moins que la douleur pût mettre en péril les jours de ma fille. Mais en l'apprenant, je n'ai pas hésité, vous le savez, Marie. J'ai tout bravé pour la revoir!

— Et ce n'est pas ce que vous avez fait de plus sage, Lalandec, répondit Mme de Tréveneuc en souriant, car en vous intro luisant ainsi dans sa chambre, vous auriez pu, si elle eût eu l'usage entier de sa raison, lui porter du coup dangereux, mettre même sa vie en danger. Heureusement qu'alors le rêve se confondait si étroitement dans son esprit avec la réalité, que tout en gardant la conviction de vous avoir vu, elle ne pouvait dire si c'était à l'état d'être vivant ou de fantôme.

— C'est parce que je m'étais aperçu de l'état où elle se trouvait, que j'ai osé me montrer avec si peu de précaution, répliqua Lalandec; et croyez, du reste, que, pour ne pas courir immédiatement à Tréveneuc, comme je l'ai fait ce matin, et vous serrer dans mes bras, ne fut-ce qu'une seconde, ma fille et vous, j'ai dû m'imposer une contrainte qui n'a pas été la moindre de mes souffrances. Mais laissons cela et retournons auprès de Marguerite. Il me tarde de l'embrasser.

Et joignant l'action à la parole, il monta rapidement les quelques marches qui donnaient accès dans la maison, et se dirigea, avec la marquise, vers l'appartement d'Edouard.

— Comment s'est passé l'entrevue? reprit tout à coup Lalandec en s'arrêtant, Marguerite n'a pas de soupçons.

— Non, grâce à Dieu, répondit la marquise, et Edouard a eu la force de se maîtriser. J'avais dit à Marguerite ce dont nous étions convenus: que Pharoold, sachant une rencontre imminente entre le comte et vous, avait écrit à Edouard pour qu'il joignît son intervention à la sienne; que le malheureux enfant, en essayant d'arrêter le combat déjà commencé, avait été atteint par l'épée de son père, et que, du reste, il n'y avait nulle crainte à concevoir pour l'avenir, le comte ayant, dans sa douleur, reconnu ses torts envers notre pauvre sœur, et s'étant de lui-même engagé à quitter le pays pour un temps assez long. Ces explications l'ont vivement émue, mais elle m'a paru les accepter sans méfiance ni arrière-pensée.

— Puisse-t-elle n'en jamais concevoir! dit Lalandec avec un soupir.

Et poussant une porte, il entra dans la chambre d'Edouard.

Marguerite était auprès du blessé, et un peu plus loin, dans l'embrasure d'une fenêtre, Isidora et le colonel d'Availles causaient à demi-voix.

(Lr suite au prochain numéro.)

GEORGE et LOUISE.

XIV

(Suite.)

—Hé!... s'écria-t-il, vous le savez bien!... Je parle du vieux bandit qui cherche à nous ruiner; qui nous en veut à mort, et qui n'aurait pas honte de donner sa fille, son propre sang, à ce misérable garde général, pour nous faire écraser de procès-verbaux, et nous réduire à la misère mon père et moi. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de cela?

—Oui, lui dis-je; et toi-même tu m'en as déjà parlé; mais je ne croirai jamais qu'un père sacrifie son enfant, sa fille unique, à sa haine, à sa vengeance; c'est contre nature, c'est impossible.

—Impossible?... Mais tous les jours cette espèce de comédien arrive; tous les jours il fait de la musique; tous les jours le vieux l'attend et lui fait de grands saluts: —Bonjour, monsieur le garde général... J'ai bien l'honneur, monsieur le garde général... Asseyez-vous, monsieur le garde général!... Louise... Hé... Louise... arrive bien vite!... Louise, où donc est tu, Louise? M. le garde général est là...

Il criait, il imitait les saluts de M. Jean et les airs ridicules du garde général.

—Mais, lui dis-je avec douceur, si Louise aime ce jeune homme!...

—Louise!... s'écria-t-il en s'arrêtant et me regardant d'un air furieux, Louise aimer un pareil freluquet, un être minable, sec, le nez pointu, qui s'habille de blanc comme une femme, qui chante en roulant ses yeux au plafond, la main sur le cœur, allons donc. Est-ce que vous perdez la tête? Une Rantzau... une fille de bon sens... Allons donc!... allons donc!...

Il levait les épaules et s'était remis à marcher. Et comme je le suivais tout pensif, au bout d'un instant il reprit:

—Mais elle en meurt de chagrin; mais tous les jours, quand l'autre arrive, elle se sauve; il faut que le vieux coure après elle; qu'il l'appelle, qu'il lui parle, pendant qu'elle fait semblant d'arroser ses fleurs au jardin, et qu'elle regarde par-dessus la haie, comme pour appeler au secours! Vous ne voyez pas cela, vous!... C'est une honte, une abomination: je vou-

drais descendre étrangler le vieux et jeter le comédien par la fenêtre... Ah! si je les tenais... comme je les serrerais... C'est le vieux qui ne ritait pas... et l'autre, le beau merle... c'est lui qui ne sifflerait plus longtemps... Ah! malheur!...

Je le regardais du coin de l'œil, et je voyais son nez se courber, ses yeux reluire et son gros poing serrer le bâton; je pensais:

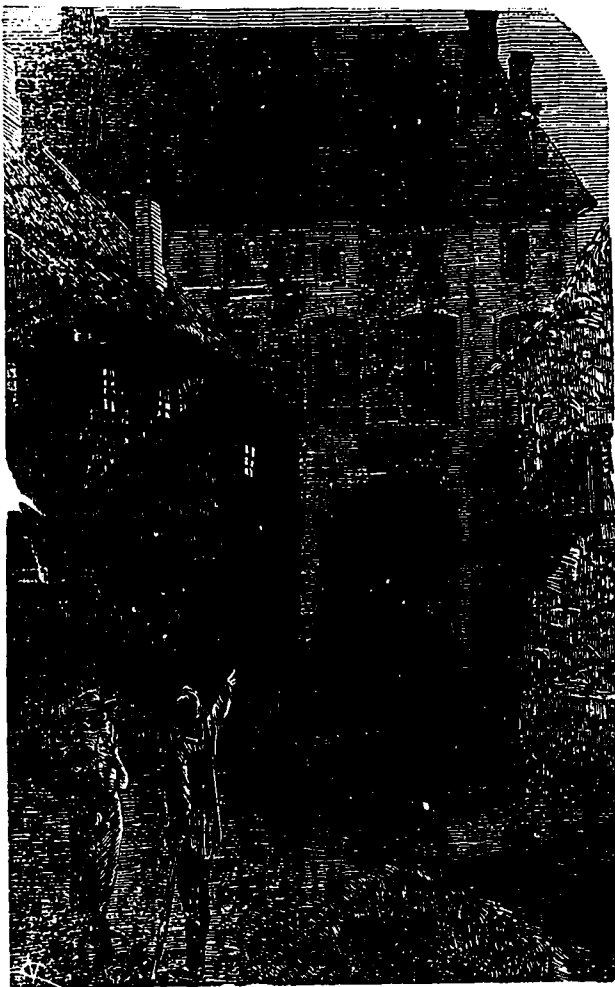
—Oui... Oui... si tu les tenais, il ne ferait pas bon être à leur place!

Et puis j'avais des idées étranges; je m'étonnais de sa colère terrible à propos de Louise, qu'il décriait tant autrefois. Et comme le silence était revenu:

—Tu crois donc qu'elle est malheureuse? lui demandai-je.

—Malheureuse! fit-il, dites qu'elle est malade, très-malade; elle dépérit, elle devient blanche comme de la cire, elle si fraîche, si gaie, les yeux si vifs, les lèvres si roses l'année dernière en revenant du couvent; elle ne vit plus, elle s'en va!... Mais, monsieur Florence, par charité, rien que par charité, vous devriez aller de temps en temps la voir!... Depuis que vous avez votre collection de fossiles, vous oubliez tout le reste. Elle était si contente de vous voir arriver; ça la débarrassait un instant du chagrin d'être seule avec son père et le comédien; elle avait le temps de respirer... Vous n'êtes pas fort, mais vous êtes un bon homme, et devant un honnête homme, des êtres pareils sont gênés. Vous devriez bien encore aller faire de la musique d'église, chanter des *kyrie*, des *alleluia*...

—C'est bon, c'est bon, George, lui dis-je vraiment attendri et le cœur serré, j'irai et pas plus tard que demain après l'école; j'irai



Regardez comme on s'amuse là dedans! (Page 251, col. 1.)

sois-en sûr. Comment! les choses en sont venues à ce point? Mais c'est terrible ce que tu me racontes.

—Ah! dit-il, moi je vois tout... Et si cela continue!...

Il n'ajouta pas un mot.

Nous sortions alors de la forêt, au même endroit où l'année précédente nous avions vu Louise se jeter dans la Sarre, pour soutenir seule avec sa fourche la voiture de regain. Ce souvenir revint sans doute aussi à George, car il s'arrêta pour battre le briquet et regarda longtemps la rivière, sans rien dire; ensuite nous continuâmes notre chemin. Mille idées me traversaient l'esprit. Il faisait nuit quand nous arrivâmes aux Chaumes. Sur le seuil de ma porte, George me montrant la mai-

son de M. Jean toute sombre et sans lumière au fond de la rue, me dit :

—Regardez comme on s'amuse là dedans ! C'est l'oncle Jean qui rend sa fille heureuse !... Allons, bonne nuit, monsieur Florence !

Puis il s'éloigna. Je montai. On m'attendait depuis longtemps.

—Mon Dieu, Florence, me dit ma femme, en me débarrassant des fossiles, comme tu reviens tard !... Mlle Louise sort d'ici : elle t'a attendu jusqu'à sept heures.

—Louise Rantzau ?

—Oui.

—Ah !... Qu'est-ce qu'elle me voulait ?

—Je ne sais pas... elle avait quelque chose à te dire... Elle revic'ra demain.

Nous soupâmes ; je n'en pouvais plus de fatigue et de sommeil.—Une heure après, nous dormions tous à la grâce de Dieu.

XV

La matinée du lendemain se passa dans le plus grand calme ; en cette saison de récoltes et de moissons, il neme restait qu'un petit nombre d'élèves, la salle était presque vide. Les grandes voitures couvertes de gerbes passaient de temps en temps, jetant leur ombre aux fenêtres ; les enfants, dispersés dans les banes, s'assoupièrent à la chaleur de juillet ; ils regardaient voler les mouches ; ils écoutaient les bruits du dehors ; les éclats de rire des moissonneuses rentrant du travail, les aboiements des chiens, le sourd mugissement des bœufs ; cela seul les empêchait de dormir, car on ne peut pas toujours épeler ni réciter le catéchisme.

Moi, dans ma chaire, je traçais mes exemples, je taillais mes plumes, rêvant tristement à la position de Louise, à toutes les satisfactions qu'elle m'avait données autrefois, à son heureuse mémoire, à son bon cœur, et puis à son départ pour le couvent de Molshcim, aux visites qu'elle nous faisait pendant les vacances, au bonheur qu'elle avait de nous apporter de petits présents.

Ces souvenirs m'attendrissaient. Je la plaignais d'avoir un père si dur, capable de la sacrifier au garde général, pour satisfaire son esprit de haine contre M. Jacques.

Le temps s'écoulait ainsi ; à chaque passage de moissonneuses on regardait ; la bonne odeur des récoltes entraînait jusque dans la salle, et j'étais forcé de plaindre les enfants, retenus à l'école dans cette saison où l'on aime à courir, à se baigner, à vivre en plein air.

Enfin, sur le coup de onze heures, après avoir fait réciter la prière, je donnai le signal du départ, et les élèves tout joyeux, leur petit sac sous le bras, sortirent en criant :

—Bonjour, monsieur Florence ! Bonjour, monsieur Florence !

Ils étaient bien heureux de se dégourdir les jambes et d'aller avant le dîner visiter leurs sauterelles et leurs lacets, posés dans tous les buissons de la côte, près des ruisselets où viennent boire et se baigner les petits oiseaux.

J'avais serré mes papiers dans le tiroir, et de ma porte je regardais au loin dans la rue cette file de voitures arrêtés

devant les granges ; les hommes levant les gerbes au bout de leurs fourches luisantes, et les filles en haut, à la lucarne des greniers, les recevant dans leurs bras.

C'était un spectacle d'abondance qui réjouissait la vue, et je ne songeais plus en ce moment à Louise, lorsque je vis arriver de loin, à l'ombre des vieux hangars, saluant toutes les bonnes gens qui la reconnaissaient. Elle était en cheveux ; sa maigre me fit de la peine. Cela ne l'empêchait pas d'être toujours belle. Le grand nez des Rantzau, leur menton allongé, lui donnaient quelque chose de fier et de hardi, quelque chose de noble, qu'on ne voit pas au village ; mais elle était malade, très-malade, et je me disais :

—Mon Dieu, est ce donc là ma chère Louise, un tel changement en si peu de temps est-il possible ?

J'en avais le cœur serré. Et quand, arrivée près de moi, elle me tendit ses doigts effilés, en murmurant : " Monsieur Florence, j'avais un grand service à demander, j'ai tout de suite pensé à vous ; " tout ce que je pus lui répondre, ce fut :

—Moutons, mon enfant, moutons !

Nous montâmes dans la petite salle à manger, où ma femme et Juliette mettaient le couvert ; Louise leur dit quelques paroles à voix basse en passant, et comme je l'attendais sur le seuil de mon cabinet, elle entra et je refermai la porte.

Elle s'assit au coin de ma table, couverte de pétrifications, et moi dans mon fauteuil, le dos à la fenêtre donnant sur le jardin. Je la regardais tout inquiet, sa pâleur m'étonnait ; elle réfléchissait, sa joue maigre sur la main, regardant à terre.

—Eh bien, Louise, lui dis-je, tu es venue hier, j'étais absent.

—Oui, monsieur Florence, je suis venue. Avant de venir, j'ai bien réfléchi ; ce que je vais vous dire est arrêté dans mon esprit ; c'est un grand service que je vous demande....

—De quoi s'agit-il, Louise ?

—Je veux entrer en religion.

—En religion.... toi.... Louise.... toi.... mon enfant !... ne pus-je m'empêcher de m'écrier à demi-voix.—Tu veux te faire religieuse, renoncer à la vie, à la jeunesse, à tous les biens de ce monde ?... Oh ! tu n'y penses pas !

Elle essaya de répondre tout de suite, et ne le pouvant pas à cause de son émotion, elle sortit un petit mouchoir blanc de sa poche, et le mit sur ses yeux, le coule sur la table ; elle ne pleurait pas, mais elle tremblait.

J'attendis plus d'une minute ; de l'autre main elle relevait ses beaux cheveux et les rejetait sur son cou. Le silence durait, j'étais devenu tout pâle, lorsqu'elle se remit et me dit :

—Il le faut !... J'ai réfléchi, bien réfléchi... Je n'ai jamais été heureuse qu'au couvent, avec les chères sœurs, loin du monde.... Il le faut.

Je voyais combien ces pensées l'agitaient ; moi-même j'étais tout bouleversé, et j'allais lui demander les raisons d'une décision aussi grave, lorsqu'elle ajouta :

—Je viens vous prier, monsieur Florence, au nom de l'amitié que vous m'avez toujours portée, de vouloir bien déclarer ma résolution à mon père.... Moi, je n'ose pas.... je crains.... Il est si violent....

Elle hésitait, quand revenant tout à coup à moi, je lui dis :

—Écoute, tout ça n'est pas naturel ! D'abord, Louise, tu es malade ; ce n'est pas quand on est malade, qu'il est permis

de prendre des résolutions pareilles, c'est une injure à Dieu, entends-tu ? Lorsqu'on veut faire un sacrifice à Dieu, il faut être dans son bon sens ; et je dis, moi, que tu n'es pas dans un état de santé qui te permette de juger sainement du sacrifice que tu veux faire. Et puis, il doit y avoir autre chose... dis-moi quoi ?...

Elle se taisait.

—Tu ne veux pas me le dire, repris-je alors, pendant qu'elle détournait les yeux, de plus en plus pâle et désolée, eh bien, je le sais.... tout le village le sait : tu ne veux pas de M. Lebel pour mari, et tu prends cette résolution désespérée pour échapper à la volonté de ton père. Je consens à lui faire la déclaration que tu me demandes, mais ce sera simplement comme une menace, pour voir ce qu'il répondra, voilà tout !

—Non, monsieur Florence, ma résolution est sérieuse.

—C'est bon !... c'est bon !... m'écriai-je, je vois maintenant que George avait raison ; c'est une abomination, une véritable abomination.

La colère m'emportait, je n'avais jamais été dans cet état, on devait m'entendre de la chambre voisine et même de la rue ; j'allais, je venais, m'étant lavé plein d'indignation,

Au nom de George, Louise était devenue toute rose, ses joues pâles s'étaient colorées.

—George a parlé de moi ? fit-elle.

—Oui, il a dit qu'on voulait te forcer à commettre une mauvaise action, mais que tu étais une Rantzau, et qu'on ne viendrait pas à bout de ta volonté ; que tu ne te sacrifierais pas à la haine de ton père contre le sien, que tu ne feras jamais de marchés pareils.

—Il a dit cela ?

—Oui, et il a raison ! Tout le pays, tous les honnêtes gens sont pour toi. Sois tranquille, j'irai faire la déclaration.... Je verrai.... Je n'ai pas peur ! Je dirai que tu pars.... que tu ne reviendras plus.... que tu seras murée dans un tombeau toute vivante.... pour toujours.... toujours !... Il faudra bien alors que ton père revienne à la raison.

—Mais, monsieur Florence, je vous assure que ma résolution est bien réfléchie, que je veux me consacrer à Dieu, et que....

—Allons !... Tu feras ensuite ce que tu voudras, lui dis-je de mauvaise humeur ; mais il faut d'abord que tu sois libre, il ne faut pas qu'on te donne à choisir entre le bon Dieu et M. le garde général ! Ce n'est pas ainsi qu'on se sacrifie ! Non !... Dieu ne veut pas qu'on choisisse entre lui et un autre qui vous déplaît, c'est une profanation ; ceux qui vous encouragent à de pareilles actions sont marqués pour la damnation éternelle, ils offensent Dieu dans sa majesté. Je t'ai déjà dit ça ! Et maintenant tu peux t'en aller : nous allons dîner, retourne là-bas ; à quatre heures, sans faute, j'irai chez ton père.

Louise n'avait rien à me répondre ; elle me serra la main avec une grande émotion, en disant tout bas : "Merci, monsieur Florence, merci !... Je savais que vous ne me refuseriez pas." Puis elle sortit ; et deux minutes après j'entrais dans la chambre voisine, où la table était mise. Ma femme et Juliette avaient tout entendu ; elles tremblaient, et Marie-Anne me dit :

—J'espère bien, Florence, que tu n'iras pas chez M. Jean ? Mais alors je me fâchai et je lui répondis :

—J'irai !... Oui, j'irai !... Et je ne veux pas qu'on me fasse des observations inconvenantes. Ce n'est pas beau, de la part d'une épouse soumise, de faire à son mari des observations semblables. Quand même je n'aurais pas promis, mon devoir serait d'y aller ! Est-ce qu'un homme comme moi, un instituteur respectable, peut laisser dans la désolation une de ses meilleures élèves, qui ne l'a pas mérité ? Est-ce que je ne rougirais pas devant moi-même d'une pareille faiblesse ?

—Mais il te maltraitera, Florence !

—Lui !... qu'il essaye de me maltraiter, dis-je en fermant les poings, qu'il essaye !

Jamais je ne me serais cru le courage d'aller affronter un homme si dangereux, dans sa propre maison ; j'avais toujours eu la plus grande prudence, mais l'indignation alors était trop forte, elle emportait tout.

Pendant le dîner, je me confirmai dans ma résolution ; Juliette et ma femme se regardaient toutes pâles. Après le repas, je rentrai dans mon cabinet pour réfléchir ; puis je descendis faire mon école, et à quatre heures je montai m'habiller, mettre une chemise blanche, ma redingote et mon chapeau, pour me présenter convenablement devant le barbare, et l'influencer autant que possible par mon extérieur, car tous les hommes prennent en considération la bonne tenue de celui qui se présente.

M. le garde général Lebel assistait à Sarrebourg aux nouvelles adjudications ; il devait revenir le soir, je n'avais donc pas de temps à perdre et je descendis au moment où la demie sonnait à l'église.

Ma femme et ma fille ne disaient plus rien ; mais en arrivant sur la porte en bas, j'aperçus au fond de la ruelle du presbytère M. Jannequin, qui lisait son bréviaire dans son jardin, tout en surveillant ses abeilles. Il interrompit aussitôt sa lecture et me fit signe de venir. La ruelle était déserte ; et M. le curé me conduisant à l'ombre des grands arbres, commença par me faire des représentations sur la démarche imprudente que j'osais entreprendre, disant que M. Jean Rantzau ne me pardonnerait jamais ; qu'il était capable de m'étrangler ; qu'il pouvait demander ma destitution ; qu'un père de famille se devait d'abord aux siens, ainsi de suite.

Je l'écoutais, comprenant bien que ma femme était allée le prévenir ; et quand il eut fini, je lui répondis :

—Monsieur le curé, j'aurais peut-être bien fait de prendre vos bons conseils avant de donner ma parole, mais elle est donnée.

—J'en suis fâché, dit-il, car le cas est sérieux.

—Sans doute, monsieur le curé, mais j'ai promis, il faut que je tienne ma promesse.

Il se tut un instant, et puis sans insister, il ajouta :

—Eh bien, monsieur Florence, puisque votre résolution est si ferme, allez !... Dieu veuille qu'il ne vous arrive rien de grave !

Je partis indigné contre ma femme, et M. Jannequin se remit à lire son bréviaire.

(La suite au prochain numéro.)

PETITS COUPS DE CRAYONS.

La parole est le bonnet de coton de la pensée.

* * *

L'espérance est la graisse d'oie qui dore le pain sec de l'existence.

* * *

La vie est une maladie dont la mort est le remède.—Néanmoins, je désire être bien longtemps malade.

* * *

Voulez-vous dissiper facilement n'importe quel rassemblement ?

Présentez-vous devant lui une liste de souscripteur à la main.

* * *

Se marier, dit un cynique, c'est mettre la main dans un sac qui contient quatre-vingt dix-neuf serpents et une anguille. Il se peut que vous attrapiez l'anguille mais les chances sont contre vous.

* * *

Depuis combien de temps l'humanité se rince-t-elle la bouche ? demandai-je avant-hier à mon professeur d'histoire.—Depuis qu'elle existe, me répondit-il. Notre premier père passa généralement pour l'inventeur de la brosse Adam.

* * *

Un monsieur aimable, voyant la conversation tomber à la fin d'un dîner, propose cette énigme :

—Mon premier est un mot malpropre ; mon second est une plante qui grimpe le long des murs, et mon tout est un objet dont on sert à table

Une demoiselle se lève et crie toute fière :

—J'ai trouvé, c'est cuillère !

La demoiselle s'était trompée ; c'était salière !

* * *

Dans une soirée chez un bon bourgeois, un petit jeune homme bien mis vient de danser force polkas et quadrilles avec une jeune fille qu'il trouve adorable.

Rencontrant celle qu'il aime dans un petit salon isolé, il croit l'occasion propice pour lui avouer sa flamme, mais il ne sait que lui dire.

Cependant il s'arme de courage et débute ainsi :

—Mademoiselle, laissez-moi vous dire combien vous êtes charmante !

—?.....

—Vos yeux sont des étoiles et vos cheveux sont plus noirs que l'ébène.

—?.....

—Et votre peau est blanche... Ou dirait... du veau.

* * *

Quel est ce monsieur ?

—Le docteur X... le célèbre embaumeur.

—Il est bien dur pour son collègue C...

—Ils ne peuvent se voir ni de près ni de loin.

—C'est vraiment curieux que des gens qui embaument ne puissent pas se sentir.

* * *

Fantaisie grammaticale :

—Pourquoi dit-on une canne au féminin, et un parapluie au masculin ? Il semble qu'il faudrait dire " un " canne et " une " parapluie.

—???

—Parapluie est évidemment du féminin.... c'est une canne qui a des jupons !

* * *

En faisant sa tournée pastorale l'archevêque de Cologne examinait dernièrement les enfants pour voir s'ils savaient leur catéchisme. Il s'adressa d'abord à un petit garçon, et lui fit la question suivante :

—Le sacrement de confirmation est-il nécessaire au salut ?

—Non, Monseigneur, répondit le petit garçon ; mais quand on peut avoir la chance de le recevoir, il ne faut pas le perdre.

—Très-bien, dit le prélat, et se tournant vers une petite fille, il lui pose cette question :

—Le sacrement de mariage est-il nécessaire au salut ?

—Non, répondit-elle ; mais lorsqu'on a la chance de pouvoir le recevoir, il est prudent de ne pas le manquer.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

À ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement qu'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de ses souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.